

CASTAÑEDA OU LA VÉRITÉ DU MENSONGE

par Edouard WAITROP

« En 1998, ce formidable menteur qu'était Castañeda, meurt des suites d'un cancer. Le voile se déchire. L'écrivain était devenu le leader d'une organisation sectaire. »

Article intégral publié dans l'édition du journal *Libération* en date du jeudi 3 mars 2005 dans lequel Edouard Waitrop rend compte du livre - *La Vérité du mensonge, biographie de Carlos Castañeda* - de Christophe Bourseiller publié aux Editions du Rocher, dans la catégorie Essais. (1)

Bourseiller s'attaque à la biographie du faux prophète des années hippies.

Christophe Bourseiller s'est déjà intéressé dans d'autres livres aux faux messies et à Guy Debord. Il se lance ici sur les traces imprécises de Carlos Castañeda, qui tient un peu des deux, du faux prophète et de l'écrivain brillant, critique radical de nos sociétés de consommation.

C'est en 1968 que Castañeda devient célèbre en décrivant dans *l'Herbe du diable et la petite fumée* sa rencontre avec un sorcier indien. Ce Juan Matus posséderait le secret, mélange d'autodiscipline rigoureuse et d'usage de psychotropes naturels, du passage vers un monde parallèle, un univers spirituel débarrassé des préjugés rationnels et des limites de la perception ordinaire. C'est ce qu'attend une génération de hippies et de jeunes gens qui rejettent le cauchemar climatisé. Aux Etats-Unis, puis ailleurs dans le monde occidental, le succès est formidable. Il est également embarrassant.

Castañeda est censé être anthropologue universitaire : son livre a d'ailleurs d'abord paru à la University of California Press et sa méthode scientifique est pour le moins contestée. Il ne cache d'ailleurs pas qu'à partir d'un projet de recherche classique, il en est arrivé à l'adhésion au discours et à la personnalité de ce sorcier qui était son sujet. Certains spécialistes remarquent en outre que Don Juan, présenté par l'auteur comme yaqui, ne possède aucun caractère de ce peuple. Castañeda devra d'abord l'admettre : son maître n'est pas vraiment yaqui. Puis il reviendra sur cet aveu, avancera d'autres hypothèses, les oubliera, se coupera.

Bourseiller nous rappelle que Castañeda est un formidable menteur. Il a ainsi raconté sa vie dans des versions très différentes, sans s'émouvoir. Il a affirmé qu'il était européen, puis qu'il était né le jour de Noël 1935 à São Paulo, Brésil, neveu d'un homme politique célèbre dans les années 50, ou encore qu'il était le fils d'un brillant professeur d'université. En fait, Castañeda, de son vrai nom Carlos Aranha, est né en 1926 à Cajamarca, dans le nord du Pérou. D'une famille cultivée et modeste. Son père crée des bijoux dans son échoppe et lit Kant et Spinoza. De sa mère Susana, née Castañeda, il racontera qu'elle est morte quand il avait 6 ans. Alors qu'elle a disparu quand il en avait 22. Au Pérou, l'adolescent est déjà connu par ses copains comme un mystificateur.

En 1951, il émigre aux Etats-Unis. Une nouvelle vie commence, émaillée d'autres mensonges, petits et grands, agrémentée d'idylles. Carlos est un homme à femmes, marquée par ses études d'anthropologie. Le métis péruvien se familiarise avec les civilisations indiennes du Nord. Et, au milieu des années 60, il proclame que, près de la frontière avec le Mexique, il a rencontré un homme remarquable qui lui a confié quelques-uns de ses enseignements sur une voie «native» du savoir. Publié, son «rapport», *l'Herbe du diable et la petite fumée*, devient un best-seller. Sa vie bascule.

Si les adeptes de la contre-culture américaine se saisissent *illico* du livre, ils ont plus de mal avec l'auteur. Courant à ses conférences, des assistances échevelées, habillées de jeans et de chemises à

fleurs, parfumées à la marijeanne découvrent un homme aux cheveux noirs et courts, massif, engoncé dans un complet gris, qui condamne l'usage des drogues.

En 1971, deuxième livre : *Voir, les enseignements d'un sorcier yaqui*. En 1972, *Voyage à Ixtlan*. Deux gros succès. La polémique redouble. La romancière Joyce Carol Oates note que ces livres sont bâtis comme des romans. De bons romans d'ailleurs. Les années passent, Castañeda continue de publier, les spécialistes de se demander si Don Juan existe.

L'œuvre du Péruvien quitte bientôt les rayons anthropologie des librairies pour ceux du new age. Ses enseignements deviennent brumeux. Une sorte de secte se forme autour de lui. Avec une garde rapprochée constituée uniquement de femmes. Elles le représentent à l'extérieur, le protègent, diffusent son enseignement, peuplent son lit ou l'aident à le peupler. Bourseiller se demande alors si le Don Juan dont il a été l'élève est le sorcier indien ou le héros de Tirso de Molina, Molière et Mozart.

En 1998, Castaneda meurt des suites d'un cancer. Le voile se déchire. L'écrivain était devenu le leader d'une organisation sectaire. Cinq de ses compagnes ont disparu en même temps que lui. « A-t-il passé avec ses plus fidèles lieutenants un pacte de la mort ? », se demande Bourseiller, avant de présenter des preuves qui accréditent cette horreur.

Derrière ce drame reste la beauté des premiers livres, et des personnages romanesques, Don Juan, Don Genaro. Et Castañeda lui-même en novice maladroit qu'il ne fut pas longtemps.

*** Le titre original de l'article est « Castaneda et l'antimytho ». Les droits en sont réservés. Il est disponible à l'adresse URL suivante : <http://www.liberation.fr/page.php?Article=279567>**